

# FRAGMENTS

extrait de

## CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DU CAMBRÉSIS

Recueillis par A. DURIEUX<sup>1</sup> et A. BRUYELLE

Étude publiée dans le tome 28 des Mémoires de la Société d'émulation de Cambrai (1864 )

La partie intitulée *Fragments* représente les pages 365 à 390 du tome 28. Dans ce dernier tous les airs sont notés dans une partie annexe ; ici, ils sont regroupés à la fin.

Nous proposons sur notre site d'autres extraits de *Chants et chansons populaires du Cambrésis* sous les titres *Chants de fêtes, extrait de Chants et chansons populaires du Cambrésis* (pp. 207-249 du tome 28 des Mémoires) ; et *rondes-jeux, extrait de Chants et chansons populaires du Cambrésis* ( pp. 251-315 du tome 28 des Mémoires )

---

<sup>1</sup> A. Durieux a proposé une seconde série de chants et chansons du Cambrésis dans le tome 30 (1868). Il a proposé une causerie sur les chants populaires du Cambrésis dans le tome 41 (1886).

## FRAGMENTS



### J'AI PERDU MIN CAT !

(Air noté n° 60.)

Voici un refrain des plus vulgaires, écrit en patois cambresien le plus plat, ineptie musicale qui eut un retentissement exceptionnel et incompréhensible.

Ce refrain était déjà populaire dès 1807, époque où notre ville avait en garde un certain nombre de prisonniers de guerre, Espagnols et Anglais, que l'on occupait aux travaux de creusement du canal de Saint-Quentin. Pour tromper leur ennui, ou involontairement peut-être, ces étrangers apprirent à chanter dans notre langue, ces paroles qu'ils entendaient répéter sans cesse dans la ville, par les enfants.

Les Anglais ayant été rendus à leur patrie par suite d'échange contre des Français, prisonniers aussi, reportèrent à leurs compatriotes ce chant dont le rythme sautillant rappelait les airs de leur pays.

Après la funeste bataille de Waterloo qui signala la chute du premier Empire, les puissances coalisées préluant à la restauration de la royauté en France,

vinrent, le 23 juin 1815, mettre le siège devant Cambrai, que les circonstances politiques mieux encore que les canons ennemis, forcèrent, trois jours après, à une reddition honorable.

Les troupes entrèrent en ville par la porte Notre-Dame (porte de Valenciennes), mais quelle ne fut pas la surprise des habitants en entendant leur air favori chanté par les Anglais et répété par les musiques de leurs régiments. Était-ce hasard, pure fantaisie ou galanterie de la part de ceux-ci, à l'adresse des Cambresiens ? Nous l'ignorons. Toujours est-il que chaque jour, à la garde montante des soldats du roi Georges III, la musique exécutait ponctuellement l'air « *j'ai perdu min cat !* » et les gamins de la ville la suivaient en chantant ce refrain, qu'ils accompagnaient du bruit saccadé et mesuré de leurs *écalettes*.

Les *écalettes* fort en usage parmi les enfants qui jouent au soldat et à qui elles servent de tambour, consistent en deux lames de bois dur, d'ardoise ou d'os (côtes de bœuf ou de cheval), lesquelles lames, placées entre les doigts de la main droite, rendent sous l'impulsion qu'on leur donne, un son sec et cadencé, dominant les batteries du tambour véritable, à la façon des castagnettes espagnoles.

Dès lors, l'engouement pour l'air cambresien fut sans bornes ; on n'entendait plus dans les rues que ce refrain qui vous poursuivait partout. Les musiciens amateurs l'exécutaient, qui sur le flageolet, qui sur la flûte ou autres instruments. On le joua sur les clavecins, sur les épinettes, sur les quelques *forte-piano*, comme on

disait à cette époque, existant à Cambrai. On le dansa au violon dans les familles, on le dansa à l'orchestre dans les guinguettes des faubourgs. La musique de la ville même, en fit son pas redoublé favori qu'elle intitula orgueilleusement *le Cambresien* ?

Mais toute gloire est éphémère dans ce monde, les chants aussi bien que les empires ont leurs moments de grandeur, bientôt suivis des heures de décadence, les troupes anglaises quittèrent la ville et nos contrées en 1818. L'air désormais célèbre : *j'ai perdu min cat*, s'oublia peu à peu remplacé par divers refrains du moment tels que : *Colin et Colinette, C'est l'amour l'amour, En avant Fanfan la tulipe* (1819) etc., etc., et bien d'autres que nous nous sommes interdit de citer et que nous ne pourrions qu'indiquer, du reste, attendu qu'ils n'appartiennent pas seulement au Cambresis mais à la France entière.

J'ai perdu min cat, (chat)  
Cha m'fait du ma (mal)  
Cheull' pauv' tiot' biète ; (bête)  
All' étot si bell',  
Qu'all' moutrot (montrait) s'tiète (sa tête)  
Par cheull' feurniète. (1)

(1) Cheull' feurniète : mot à mot celle (pour cette) fenêtre — par la fenêtre.

Une remarque à faire à ce sujet, c'est que dans notre patois, surtout dans les campagnes, les articles : le, la, sont fréquemment remplacés par les adjectifs démonstratifs, ce, cette, celle. Le maître, la dame, sont toujours désignés ainsi : euch' (ce) maître, cheull' (celle cette) dame.

(Air noté n° 61).

.....  
Ah! j'l'attends, j'l'attends, j'l'attends!  
L'attendrai-je encor longtemps?

Il m'avait promis de m'écrire souvent,  
Il ne l'a pas fait; c'est un inconstant:  
Ah! j'l'attends, etc.

.....

---

### REFRAIN DE CARNAVAL.

(Air noté n° 62.)

Au temps où l'on célébrait partout avec ardeur, les fêtes du Carnaval, elles étaient aussi en grande réputation à Cambrai. Outre les bals, pendant les *jours gras*, de nombreux groupes de masques travestis de cent façons différentes, parcouraient les rues. Ils étaient suivis d'une foule compacte d'enfants qui les assourdissaient de leurs cris divers : « Il a du *chuc!* (sucre en patois) il a des sous! » etc., etc., dans l'espoir de se voir gratifier d'une pièce de monnaie ou de dragées.

Quand l'une ou les autres, quelquefois les deux, leur étaient jetées, cette petite populace en général déguenillée, se précipitait avec frénésie, jusque dans les ruisseaux, en un pêle-mêle inexprimable, à la recherche du sou ou du bonbon.

Si, abusés par un faux-semblant, ou lassés d'une vaine attente, ils n'obtenaient rien, le vocabulaire

changeait alors; au lieu d'argent ou de sucreries, il n'était plus question que de vermine et l'on entendait retentir cette trop prophétique apostrophe :

Il ira à ch'Mont-d'-Piété  
Pour avoir à déjeuner !

Disons en manière d'explication que ceux à qui cette prédiction s'adressait, étaient, pour la plupart, de malheureux ouvriers ou journaliers, lesquels dépensaient ainsi en une journée leur salaire d'une semaine.

Au nombre de ces cris, parfois obscènes, se mêlaient aussi quelques couplets. Le plus célèbre de ceux qu'on peut citer, est le suivant qui se chante sur l'air d'un vieux vaudeville :

(Air : Flon flon flon lariradondaine.)

Mariez-vous fillettes,  
Ches dragons i's s'en vont ;  
I's vous lairont (laisseront) pour gages  
Du pain d'amonition (de munition). (1)  
Ran tan plan, mariez-vous belles,  
Ran tan plan, mariez-vous donc. (2)

Petit à petit, cette folle mais peu regrettable coutume s'est presque éteinte, ici comme ailleurs ; parmi

(1) Pain *d'ammonition*, vieux mot français au XVI<sup>e</sup> siècle, dont on a fait par corruption, dit Ménage, pain de munition.

(2) Un autre couplet, probablement plus moderne, avait été ajouté au précédent et commençait ainsi :

« A l'mason d'la Touriss' (touriste)

« Y a d'tout's sortes d'nations :

« . . . . .

La Touriste était une fille galante, en renom à Cambrai au commencement de ce siècle et qui devait son sobriquet à ses voyages. Elle était revenue se fixer près de son honnête famille, habitant la caserne de cavalerie dite le *quartier St-Pierre*, alors inoccupée.

les enfants qui suivent encore aujourd'hui dans les rues, les masques devenus très rares, à peine en est-il quelques-uns qui sachent que « les dragons s'en vont. »

---

(Air noté n° 63). (1)

Brave capitaine  
Revenant de la guerre } bis.  
Cherchant ses amours, }  
Il a tant cherché  
Qu'il les a trouvés  
Enfermés dans la tour. (2)

— Dites moi la belle  
Qui vous a fait mettre  
Dedans cette tour ?  
— Hélas ! c'est mon père  
Qui m'y a fait mettre  
Par rapport à vous.

Brave capitaine,  
Demandez à mon père  
Quand j'en sortirai ?  
— Général de France  
Votre fille demande  
Quand elle sortira ?

. . . . .  
. . . . .

---

### MON ROUG' COTRON.

Cette ronde a été recueillie à Fontaine-au-Pire,

(1) Communiqué par M. V. Delattre, paroles et air.

(2) Ou : dedans une tour.

canton de Carnières (Cambresis). Dans les belles soirées d'été, les jeunes gens des deux sexes formant de petits groupes dans les rues de la commune, commencent ce chant; puis, ces différentes troupes se rapprochant peu à peu, se fondent enfin, sur la place du village dans un grand cercle en répétant *Le roug' cotron*.

Ma mèr' m'a fait un roug' cotron; (1) (bis)

Mon roug' cotron  
Y étot (il était) trop long : } bis.

Sancta

Ma Louisi,

Sancta

Ma Louisa.

J' l'ai mis tremper dans no caudron, (notre chaudron)

Mon roug' etc.

J' l'ai mis séquer (sécher) sur un bisson, (buisson)

Mon roug' etc.

Par là *passa* tros (trois) jeun's garçons.

Mon roug' etc.

I's m'ont volé mon roug' cotron,

Mon roug' etc.

. . . . .

Cette pièce dont nous n'avons pu nous procurer la suite, est beaucoup plus longue: Après avoir parlé de son père qui la battit en apprenant la perte du vêtement, la jeune fille finit par dire:

Faut il avoir du guignon,  
De n'avoir plus mon roug' cotron  
Et de r'cevoir des coups d' bâton! (2)

(1) Toute espèce de jupon et aussi la jupe de la robe. Ainsi nommé sans doute parce qu'il s'attache aux côtés.

(2) Communiqué par M. Blin.



## SOUVENIRS.

(Air noté n° 64).

Te souviens-tu, belle Jeannette,  
Du temps passé, (bis)  
Nous allot'nt à l'école insenne  
A ches bons curés? (bis)  
Sapristi !  
Ayaya !  
Nous allot'nt à l'école insenne ,  
A ches bons curés ?

J'avos un'bell'marone, (culotte) de toil ,  
Blanquite (blanchie) au lait ;  
J'avos un biau capiau de paille ;  
Tout déclaqué ; (1)  
Sapristi, etc.

J'avos un' bell'perruqu' frisée ,  
A tros (trois) boucauts ; (2)  
Je l'démêlos, fêt's et diminches,  
Avec un ratiâu, (râteau)  
Sapristi, etc.

. . . . .  
Dans les autres couplets, que nous n'avons pu retrouver, après la complète énumération de toutes les parties du costume masculin, Jeannette fait à son tour la description des différentes pièces de sa toilette.

Cette production du Cambresis, intéressante au point de vue de l'histoire du costume, offre plus d'un

(1) A bords rabattus

(2) A trois cylindres.

point de ressemblance avec une chanson en patois picard, trouvée dans un recueil de chansons notées (Caen 1615) et publiée par M. L. Quicherat dans la revue de l'instruction publique, n° du 5 mars 1863. Nous la donnons ci-après pour aider au rapprochement.

Soit dit en passant, (quoiqu'un peu tardivement), pour justifier le soin minutieux par nous pris, de rassembler en ces pages tout ce que nous avons pu recueillir touchant notre sujet, même les pièces les plus insignifiantes en apparence, il nous aura suffi de nommer à propos du document que nous venons d'indiquer, le savant philologue dont le dictionnaire latin est aujourd'hui d'un usage aussi général qu'exclusif, et à qui l'on doit de connaître ce grand architecte du XIII<sup>e</sup> siècle : Villars d'Honnecourt, une des gloires du Cambresis. (1)

J'ay aimé une jeune fille  
D'un grand moyen,  
Sen père si me l'a donnée  
O n'en veut rien.

Quand je partis de men village  
Pour l'aller vois,  
J'etais vestu de pied en cappe  
Comme un anglois.

J'avais un biau cappiau de paille,  
Long et pointu ;  
Y n'y avait homme en men village  
Qui n'en ait ieu.

(1) Le manuscrit de Villars, découvert par M. L. Quicherat, a été publié par M. Lassus, architecte.

J'avais un biau collet de telle,  
Gros et carray ;  
Avec une bonne fichelle  
Pour l'attaquay.

J'avais un biau pourpoint de telle,  
Un biau blanchet ;  
Attaquay devant ma fourchelle (1)  
D'un fin lachet.

J'avais une belle quemise  
Au point percier,  
Un moucheux à quatre cornières,  
Bien appliquay.

J'avais une belle chainture  
D'un frais burel,  
Y n'y avait point à men village  
Pu biau hardel.

J'avais une belle gargache  
D'un fin coutil,  
Passementée avau les gambes  
D'un biau nerfil.

J'avais de biaux gastiers de laine  
Rouges et verts,  
Qui me ballaient avau les gambes  
Jusqu'aux mollets.

J'avais de biaux sollets de vacque  
Bien avenants,  
Attaquez de bonne courroie  
D'un biau cuir blanc.

(1) Fourchelle, du latin *fureilla*, en italien *forcella* : le creux de l'estomac « la fourchette. »

Fourcelle, ancien mot en usage déjà sous Louis IX. Joinville s'en sert. Le mot fourchette est relativement moderne.

(Note de M. L. Quicherat.)

## MAGISTER.

(Air noté n° 65.)

Ah! magister,  
Vous avez bien un' bell' perruque?  
— Oui dà, dit-il, tout's les femm's all's y pluquent; (1)  
All's y pluqu'nt, all's y pluqu'ront,  
Jean tourlour et Jean tourlon;  
Allons magister,  
Allons,  
Allons magister.

Ah! magister,  
Vous avez bien un' bell' casaque?  
— Oui dà, dit-il, tout's les femm's all's me l'saquent; (2)  
All's me l'saquent, all's me l'saqu'ront,  
Jean tourlour etc.

Ah! magister,  
Vous avez bien un' bell' marone?  
— Oui dà, dit-il, tout's les femm's. . . . .  
. . . . .  
Jean tourlour etc.

Ah! magister,  
Vous avez ben des bellés cauches?  
— Oui dà, dit-il, tout's les femm's all's m'les rauchent; (3)  
All's m'les rauch'nt, all's m'les rauch'ront,  
Jean tourlour etc.  
. . . . .

(1) Pluquer, manger peu en choisissant ses morceaux — par extension ici, toutes les femmes en veulent, y goûtent, y pluquent, tant elle leur plaît. Bien sûr, ce magister était le coq de sa commune.

(2) Ce qui équivalait au dicton : « All's sont toudis paindues à s'casaque » c'est-à-dire : les femmes courent après lui, il a des bonnes fortunes.

(3) Raucher, rehausser, remonter.

## L'INFIDÈLE.

(Air noté n° 66).

La belle Sylvie,  
Un matin sortant du hameau,  
D'un air réjouie  
Conduisait son troupeau ;  
Et de sa main blanche  
Filait son joli fil de lin . . . . .  
La journée s'avanche (s'avance)  
Et l'amant ne vient point.

. . . . .  
. . . . .  
. . . . .  
. . . . .

Rosignol fidèle,  
O toi ! le prince des amants,  
Donne-moi nouvelle  
De mon cher amant.

— Eh ! quelle nouvelle,  
Sylvie exiges-tu de moi ?  
Ton amant la belle  
Il est loin de toi :  
Il a pris les armes,  
Il est au service du Roi ;  
Va sèche tes larmes  
Et console-toi.

---

## LES REMORDS.

(Air noté n° 67).

En passant par l'église (bis)

Où le curé chantait , (bis)  
Et dans son joli chant disait :  
    Alleluia ! (bis)  
Et moi je croyais qu'il disait :  
    Ah ! le voilà ! (bis)  
Et moi je m'enfuy, fuy,  
Et moi je m'enfuyais !

En passant sur le pont  
Où le moulin tournait,  
Et dans son joli bruit faisait :  
    Tic ! tac ! tic ! tac !  
Et moi je croyais qu'il disait :  
    Attrape !  
Et moi je m'enfuy, etc.

En passant par les champs,  
Des moissonneurs chantaient ;  
Et dans leur joli chant disaient :  
    Ah ! quelle chaleur !  
Et moi je croyais qu'ils disaient :  
    Voilà l'voleur !  
Et moi je m'enfuy, etc.

En passant par les bois  
Où le coucou chantait,  
Et dans son joli chant faisait :  
    Coucou ! coucou !  
Et moi je croyais qu'il disait :  
    Coupez lui le cou !  
Et moi je m'enfuy, etc.

---

(Air noté n° 68).

Lon lan la , laissez-les passer,  
Les Français dans la Lorraine ;  
Lon lan la , laissez-les passer,  
Ils auront du mal assez.

Ce refrain, des plus mélancoliques, fait sans doute allusion à un évènement politique, une guerre peut-être ; il est connu dans tout le Cambresis.

---

(Air noté n° 69.)

A z'ails, à z'aulx à bon marqué, (marché)  
Quarante-et-un pour un denier ;  
Soit des durs, soit des mos, (mous)  
Vieill' grand'mère tournez vos dos,  
On verra vo cotron (jupon) blanc,  
Par derrièr' comme pardevant.

Ce couplet est sans doute un vieux cri de métier ; parfaitement insignifiant, mais très ancien, il est encore chanté aujourd'hui par les enfants qui le répètent, comme le suivant, en se tenant par la main et en tournant lentement en rond.

---

(Air noté n° 70.)

Au bois, au bois, mesdames ;  
Dans ce joli p'tit bois  
Qu'est-c' qui s'y promène,  
Mène,  
Qu'est-c' qui nous ramènera !  
C'est la bergèr' que voilà,  
Et qui pour sa peine  
Un baiser vous fera.

---

Nous devons le couplet que voici, ayant trait à Cambrai, à la mémoire d'une vieille servante (d'une

ferme de l'Artois) morte plus qu'octogénaire, il y a vingt ans.

C'est une addition à la complainte si connue, du *Juif errant* et que l'on peut placer entre le 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> couplet de la chanson imprimée.

Passant dans sa disgrâce  
Dans Cambrai un matin,  
Il traversa la place,  
Devant les deux Martins ; (1)  
Et voulait s'arrêter  
Pour mieux les voir sonner.

---

(Air noté n° 71).

Beaucoup d'enfants à marier,  
Et peu d'argent à leur donner :  
Grand Dieu ! je n'sais comment,  
Marier tous mes enfants ?

---

Nous finirons comme nous avons commencé, par un couplet encore sur les avocats, sujet inépuisable à ce qu'il semble.

On chante en place les deux premiers vers, mais pendant les derniers, on imite, en mesure, horizontalement d'abord et en levant ensuite, les deux

(1) Voir pour les Martins, trois pièces insérées dans ce recueil ; et *Notice sur les Martins de l'horloge de Cambrai* par A. Durieu\* (*Mémoires de la Société d'Emulation*, tome XXVIII, 2<sup>e</sup> partie.)



mouvements principaux des brasseurs *vaguant* (1) dans les chaudières, le grain en ébullition.

(Air noté n° 72.)

Monsieur l'avocat, que savez-vous faire,  
Savez-vous jouer de la mistenlaire? (?)  
Laire, laire, laire!  
Flûte, flûte, flûte!

Ici se terminent les documents que nous avons pu rassembler après de longues et patientes recherches.

Il est presque inutile d'ajouter, qu'indépendamment des chants populaires non particuliers au Cambresis, que nous avons été amenés à reproduire, on en chante aussi dans notre province beaucoup d'autres généralement connus. Voici les plus fréquemment répétés par les enfants :

*Compère Guilleri, La Tour prends garde, Le petit Mari, Il était un' Bergère, La Vieille, Cadet-Roussel (incomplètement) Au clair de la Lune, La mère Michel, Malbrough, Monsieur de la Palisse, J'ai du bon tabac, et les complaints et cantiques de l'Enfant prodigue, du Juif errant, de Geneviève de Brabant, etc., etc.*

N'oublions point, parmi les jeux chantés, *Le Furet*

(1) *Vaguer*, remuer le contenu de la cuve avec la *vague* instrument de bois en forme de long levier, terminé par une espèce de pelle à claire-voie.

Le bruit et le mouvement produits par cette opération, imitent tant bien que mal, le clapotis et la forme des vagues.

qui file, file partout, et parmi les refrains, le suivant si connu, à Cambrai :

Lorsque j'étais dans mon ménage,  
Je chantais soir et matin :  
Mi, mi, fa, ré, mi,  
Chantez mon petit,  
Mi, mi, fa, ré, sol,  
Chantez rossignol !

et dont nous n'avons pu retrouver la suite, si tant est qu'il y en ait une.

Est-il besoin de mentionner les chants patriotiques, lesquels à l'exception de deux ou trois qui sont restés, moururent avec le régime qui les avait vu naître.

Si l'on veut remonter plus haut, afin de compléter autant que cela nous est possible, cette partie de nos recherches, nous indiquerons comme devant y aider : la *Notice sur les collections musicales de la Bibliothèque de Cambrai et des autres villes du département du Nord*, publiée en 1843, par M. De Coussemaker, dans le tome XVIII<sup>e</sup> des *Mémoires de la Société d'Émulation de Cambrai* (1).

Dans ce travail, le savant auteur de *l'Histoire de l'Harmonie au moyen-âge*, analyse outre les vieux recueils imprimés, les chants anciens et pour la plupart inédits, du XIII<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle, renfermés dans les manuscrits de notre riche dépôt littéraire, analyse qu'il accompagne de notes intéressantes autant qu'érudites.

Plusieurs de ces œuvres ont dû, selon toute proba-

(1) Pages 59 à 236.

bilité, être populaires à l'époque où elles furent composées ; quatre lignes empruntées à l'ouvrage même que nous citons, invitent à le penser :

« La mélodie, (vers le milieu du seizième siècle) dit « M. De Coussemaker, (1) était considérée comme une « partie tellement secondaire qu'on ne se donnait plus « la peine d'inventer des chants, (2) c'étaient les airs « populaires qui servaient de thème aux messes et aux « motets. » Or, les collections dont il est ici question contiennent une grande quantité de morceaux religieux, aussi bien que de pièces profanes.

Ces airs populaires sont souvent des chants érotiques; on peut le voir par les *titres*, que transcrit l'auteur de la notice. Telles sont aussi seize chansons des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, de la Bibliothèque de Cambrai, qu'il reproduit et parmi lesquelles quatre d'Adam de la Halle, ce moine de Vaucelles dont nous avons dit un mot dans notre introduction. Ajoutons qu'au nombre des autres œuvres signées ou anonymes, qui ne sont que mentionnées, il n'est pas déraisonnable de croire qu'il s'en doit trouver d'artistes nés à Cambrai ou y ayant résidé.

Nous ferons de plus remarquer qu'à l'inverse de cet emprunt du sacré au profane signalé par M. de Coussemaker, nous avons donné plusieurs airs imités à leur tour,

(1) Page 75.

(2) Quelques artistes pourtant ont fait exception en montrant de l'originalité dans les idées mélodiques, tels sont : Josquin Després, Clément Jènnéquin, Rolland de Lattre et autres. (Note de M. De Coussemaker.)

de la musique d'église : *Les souliers de l'avocat* (n° 5), *J'ai cueilli la rose rose* (n° 26), *Nicot danse* (n° 36), *Gabriotte* (n° 49), etc. En tous cas, on s'étonnera moins du premier de ces deux faits identiques, si l'on veut bien se rappeler que dans notre introduction encore, nous avons dit qu'après le XIV<sup>e</sup> siècle et le XV<sup>e</sup>, les chansons d'amour sont plus abondantes qu'aux précédentes époques.

Quoique notre travail ne soit pas sans rapport avec celui dont nous venons de parler, nous n'osons néanmoins espérer qu'il puisse être considéré comme y faisant suite; ce n'est du reste rien moins qu'une œuvre savante ou poétique que nous avons voulu tenter, on le comprendra et nous l'avons déjà dit; nous insisterons sur cet aveu pour parer au reproche qu'on pourrait nous adresser de n'avoir pas su nous borner en donnant trop de place à des opuscules d'un mérite littéraire complètement nul. Nous ajouterons comme excuse, que les pièces sans valeur auxquelles nous faisons allusion, se recommandent presque toutes, à défaut d'esprit, par une musique simple, charmante, originale souvent, qui fait oublier l'insignifiance et la platitude des paroles.

Si touchant incidemment à la science, nous avons pris pour point de départ une donnée d'un intérêt général, nous avons voulu essayer en même temps, nous le répétons aussi, d'intéresser ceux que bercèrent ces chants qui frappent encore chaque jour l'oreille, dans nos rues et sur nos places publiques.

Nous avons cru de plus, répondre par là en partie

du moins, au vœu exprimé dans les *Instructions du comité de la Langue, de l'Histoire et des Arts de la France, sur les poésies populaires*. S'il nous était permis d'emprunter à un précédent labeur, nos propres paroles, simplement parce que l'idée étant la même, nous ne pourrions la rendre mieux que nous ne l'avons fait, nous dirions que :

Si un travail semblable à celui que nous venons de tenter, était exécuté pour chaque province de France, ces divers documents rassemblés formeraient un tout complet dont on pourrait extraire ce que ces travaux multiples contiendraient de plus remarquable. On composerait ainsi un recueil vraiment national des *Chants populaires*; le but alors serait atteint.

Mais, combien de pièces ont dû échapper à nos investigations, ou ne nous sont arrivées qu'en fragments insignifiants? Cette perte peu regrettable littérairement parlant, a néanmoins son importance pour l'étude des mœurs, des coutumes ou du langage surtout parmi les chansons. C'est ce qui nous engage à citer quelques-uns de ces débris.

Au nombre de ceux-ci, des couplets longtemps populaires à Cambrai et composés sur un collègue du célèbre *Madoulet* (1) commençaient ainsi, sur l'air de *la Boulangère* :

A-vous (2) connu pèr' Couturier  
Bedeau de la paroisse?

(1) Voir aux chansons.

(2) Pour : avez-vous ; abréviation souvent employée dans le patois cambresien.

Il voulait marier sa dondon  
Afin d'la fair' bénasse, (bien aise)  
Dit-on.

Serait-ce le gendre de ce serviteur du saint lieu, qui  
exhalait ainsi sa plainte conjugale :

J'ai un' coquin' de femme  
Qui me fait enrager.

Mais il prenait, paraît-il, assez philosophiquement  
son parti, car après deux autres vers que nous ne con-  
naissons pas, il s'écriait gaiement en manière de refrain :

Vergeron, Vergeronnette,  
Vergeron, ron ron !

Si l'on voulait connaître la pomme de discorde de  
ces époux, peut-être la trouverait-on dans d'autres  
*rimes* célébrant un breuvage cher aux habitants et  
surtout aux habitantes de la Flandre; le même :

« Qui manquait à Virgile et qu'adorait Voltaire, »  
et dont la Dondon du père Couturier faisait sans doute  
un trop fréquent usage, au grand déplaisir de son  
mari :

Zabeth (1) et Colette,  
Du café, m'a dit, (?)  
A vendu (sic) s'quemisse (sa chemise)  
Pour en boire aussi.  
Toute la semaine  
Après qu'ell's ont dîné,  
Vite ell's s'en vont faire  
Un' poche (2) d'café.

(1) Abréviation d'Elisabeth.

(2) Ce mot signifie ici, tasse, vase. Il appartient au patois de Lille  
où la consommation du café est des plus grandes chez les femmes du

Peut-être, aussi, est-ce après avoir pris l'accompagnement habituel de ce « nectar précieux » comme l'appelle encore Delille, qu'une des deux commères, servante d'un avocat de Lille, la vue obscurcie par les libations, prit pour se farder, le pot au cirage au lieu du pot au rouge et s'en alla ainsi à la messe de minuit le jour de Noël? Le récit de son aventure, répété partout, commençait ainsi :

C'est à Lille  
La joli' ville,  
La servante d'un avocat;  
Elle a voulu se faire belle  
Et ne l'est pas.

Serait-ce sa partenaire qui, sur le point de se marier, détaillait son apport dotal, à son futur, dans ces termes plus que naïfs :

J'ai deux bellés qu'misses,  
Je n' n'ai un' sans bras;

peuple et où le dicton suivant n'est pas moins populaire que dans notre ville et les environs :

« Du café,  
« C'hest l'plaisi d'ches blancs-bonnets. »

(*Blanc-bonnet*, femme, comme on dit *capiau* (chapeau) pour désigner un homme.)

Dans le patois de Cambrai et de nos campagnes, *poche* signifie le pouce de la main ou le gros orteil, et la poche d'un vêtement se nomme *un'tasse*.

L'usage du café, qui ne remonte guère au-delà du siècle dernier, augmente tous les jours dans notre contrée où il est devenu pour le peuple un impérieux besoin. Ce qui contribue à le prouver c'est qu'en rajeunissant, de nos jours, le couplet que nous venons de citer, on lui a conservé son trait principal :

Si te savos tiot Pierre,  
T'mère qu'os qu'alle (ce qu'elle) a fait?  
Alle a vendu s'quemisse,  
Pour ell' boir' du café!

J'ai un' bonn' paillasse  
D'paille d'colza,  
Mathieu, j'ai cha ! (ça)

Nous ignorons si Mathieu se laissa séduire par toutes ces richesses.

Ou bien, avez-vous

..... Rencontré le gros Christophe,  
Avec un bel habit d'étoffe  
Et sur son chapeau  
Un beau bouquet de coquardeau? (1)

Il voulait séparer son chien qui se battait avec celui de son ami :

Quand son pied glissa :  
Voilà mon gros Christophe en bas !

Aventure en quatre couplets dont nous ne connaissons que six vers.

Que de refrains ne retrouverions-nous pas aussi, par lambeaux, dans nos campagnes :

Nous voici rassemblées  
A quatre-vingt fillettes,  
Nous somm's mis's à danser  
Dessus un' motte d' terre ;  
Par là vint à passer  
Un beau roi d'Angleterre  
Les a baisé's tertout's (toutes)  
A laissé la plus belle !  
— Joli cœur de mai  
Que ma maîtresse est belle !

Ce beau roi d'Angleterre serait-il parent de celui que nous avons entrevu dans notre introduction ?

(1) Giroflée rouge double.



Si nous entrons dans les chaumières un soir que les rouets tournent, nous pourrons entendre aussi ces cinq vers dictés par le plus parfait égoïsme :

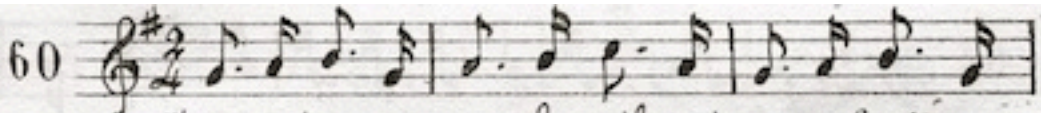
Et filons, filons ma commère,  
Nos maris sont aux champs  
Et tout nus, tout nus sans pourpoint :  
Si les mouques (mouches) qu'ell's les piquent,  
Nous ne le sentirons point.

Et bien d'autres que nous abandonnons pour ne pas prolonger outre mesure, une étude qui deviendrait fastidieuse.

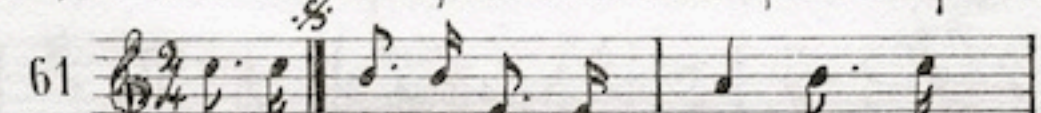
Si nous n'avons pu toujours réussir à faire oublier le manque de noblesse de plusieurs de nos sujets, nous espérons du moins que l'on nous pardonnera, quand nous aurons rappelé, comme nous le disions tout à l'heure, l'intérêt qu'ils offrent pour l'étude des mœurs, des coutumes et du langage de notre pays. Puisse en outre, notre travail, aussi incomplet soit-il, servir à de plus habiles ou de plus favorisés, de point de départ pour une œuvre meilleure.



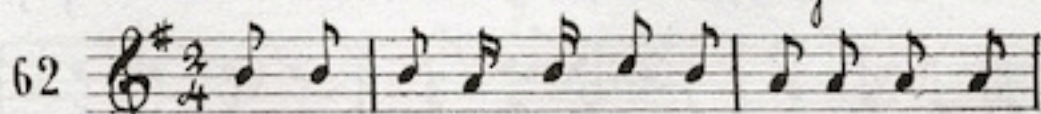
## AIRS NOTÉS POUR LES CHANTS ET CHANSONS PRÉCÉDENTS

60 

J'ai perdu min cat, cha m'fait du ma cheull'pauv'riot'  
biôt', all' étot si biell'qu'all'moutriot s'tiôt' par cheull'feurniôt'.

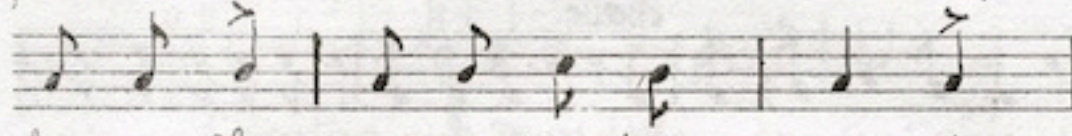
61 

Ah! j'lattends, j'lattends, j'lattends; l'at\_tén---  
draige encor longtemp's! Il m'a\_vait pro\_mis de m'é-  
-civ' sou-vent; Il ne l'a pas fait,  
C'est un in--cons--tant!... Ah! j'l'at---

62 

Piantanplan, man-ex-vous belles, rantan.


  
 -plan mari-é- vous donc. Ma--ri-é- vous fil-


  
 -lot-tes, Ches dra-gons i's s'in vont, I's


  
 vous lairont pour ga-ges Du pain d'annon-tion.

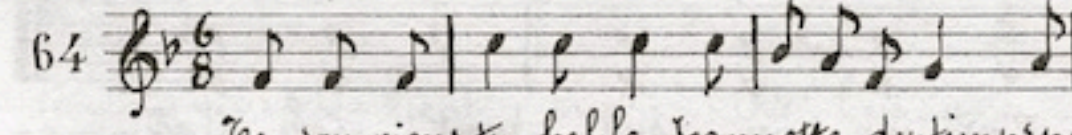
63 
  
 Brave ca-pi-tain' revenant de la guerre

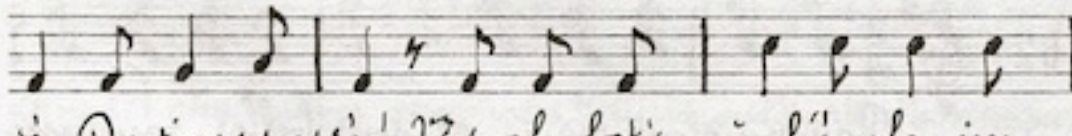

  
 cherchant ses amours... Brave ca-pi-tain' revenant

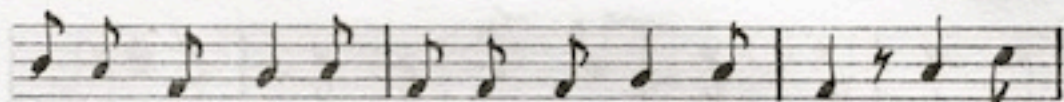

  
 de la guerre cherchant ses a--mours Il a

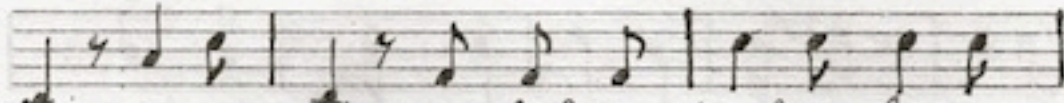

  
 tant— cher--chè qu'il les a— trou-

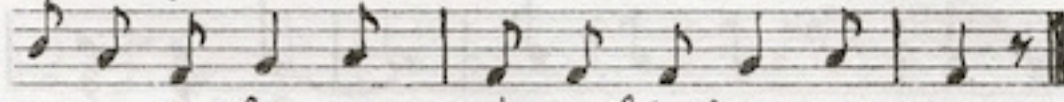

  
 -vé's En--fer-mé's dans la tour.

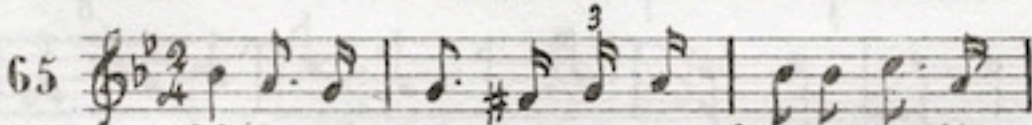
64 
  
 Ve souviens-tu belle Joannette du tamps pas-

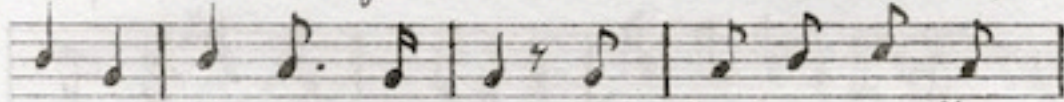

  
 -sè, Du tamps passé' Nos al-lot's à l'é-cole in--

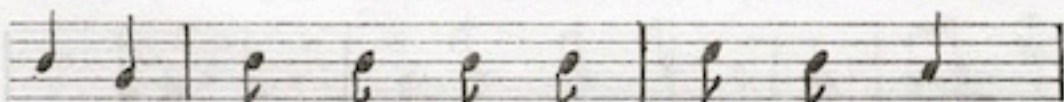
  
-simme à chés bons cures, à chés bons cu-rés? Surpris-

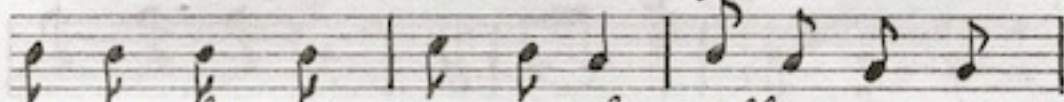
  
-s'! Aya--a! Nos al-lot's à l'é-cole in---

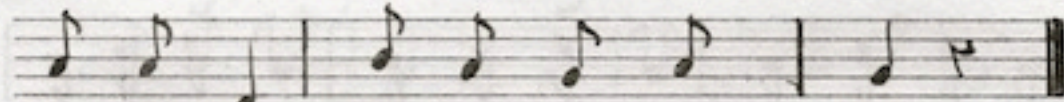
  
-simme à chés bons cu---rés, à chés bons cu-rés

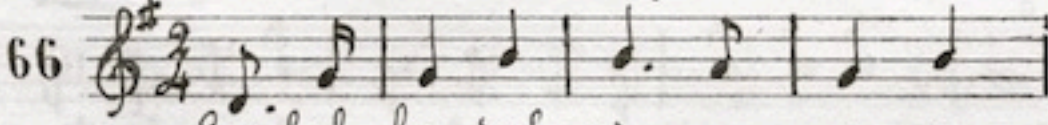
65   
Ab! magis-ter, vous avez bien un' bell' por-

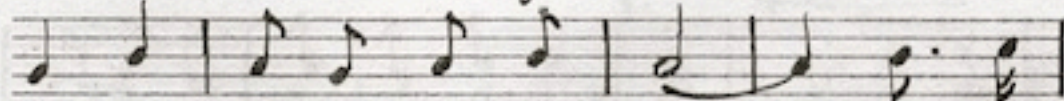
  
-tugue?—Oui dâ, dit-il, tout's les femm's ell's y

  
pluquent: Ell's y pluqu'intell's y pluqu'ront;

  
Jean tourlouret et Jean tourlou, Allons magis--

  
-ter al-lous, Al-lous magis---ter!

66   
La bel-le Syl-vi-----e ma

  
ma tin sor--tant du ha-meau, — D'un air

re-jo-i - - - e con-dui-sait son bran-

-peau; Et de sa main blan- - che fi--

-tant son jo--li. fil de lin... La jour-

-nè' s'a- van- - - che Et l'a-mant ne vient point.

67 En passant par les champs En passant

par les- champs, Des moisson- - neurs chan--

-taient Des moissonneurs chan-taient; Et dans leur

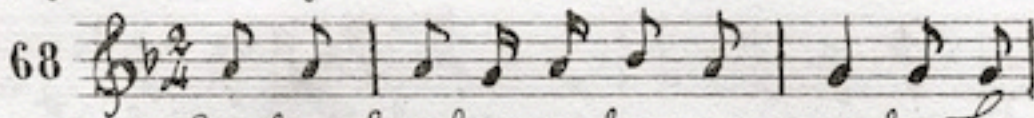
jo-li chant di-saient: Ah! qu'ell' chaleur! ah! quell' cha-

-leur! Et moi je croyais qu'ils disaient: Voilà l'vo-

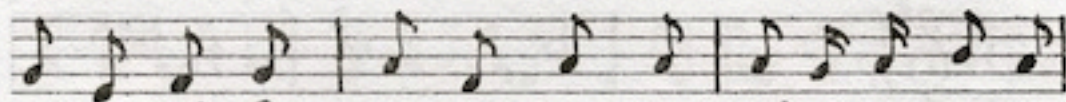
-leur! Voilà l'vo-leur! Et moi je n'empuy--



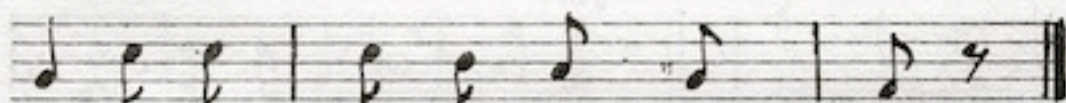
fuy, Et moi je m'en fuy---ais!



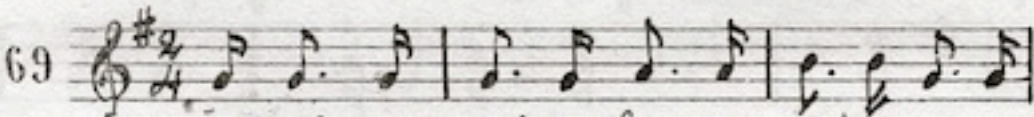
Lou-lan-la laissez-les pas-ser, les Fran-



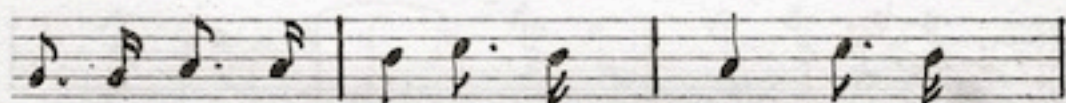
-çais dans la Lor-rai-ne, Lou-lan-la laissez-les pas-



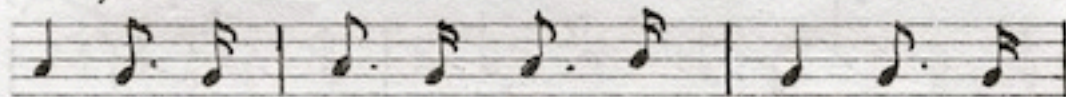
-ser, Ils au-ront du mal as---ser.



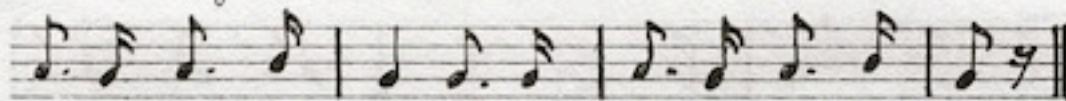
à zails, à zaux à bon marquée, quarant'et



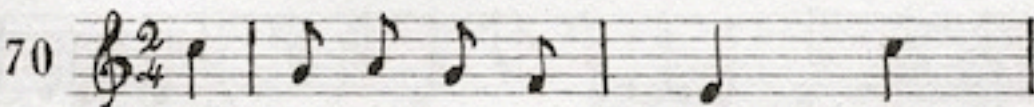
un poum de nier; soit des dures, soit des



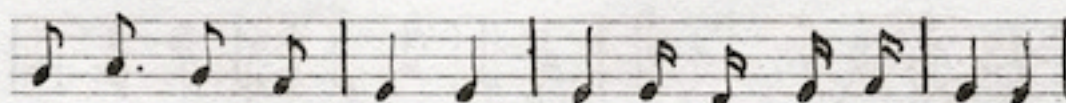
mos, Vieill' grand' m'èr' tourner vo dos, On ver---



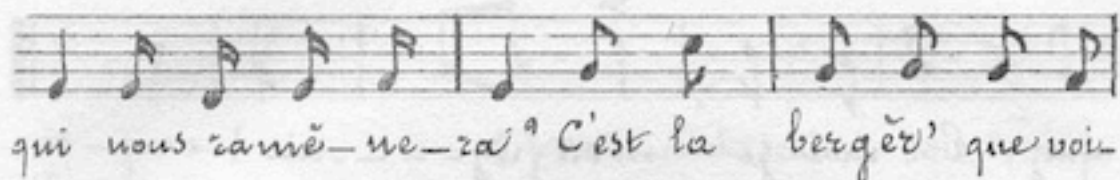
ra vo co-trou blanc, Par derrièr' comm' par devant.



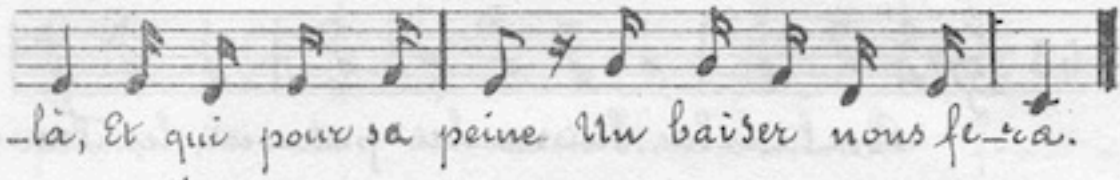
Au bois, au bois mes-dam's, Dans



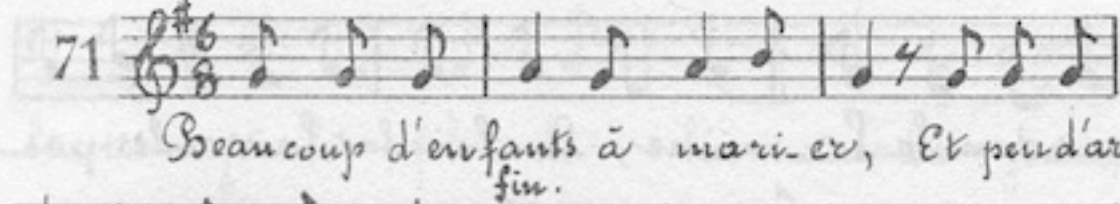
ce jo-lu plat bois, Qu'est'equi nous ramène mèn'qu'estc'



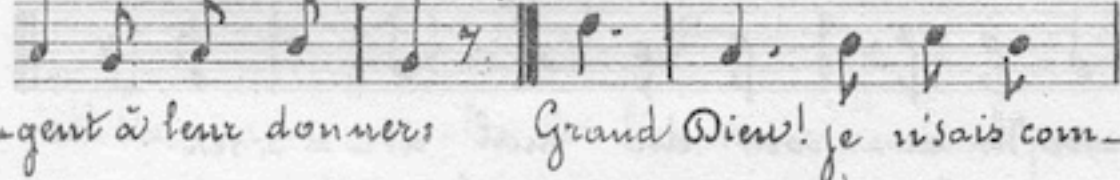
qui nous ramè-ne-ra? C'est la bergèr' que voi



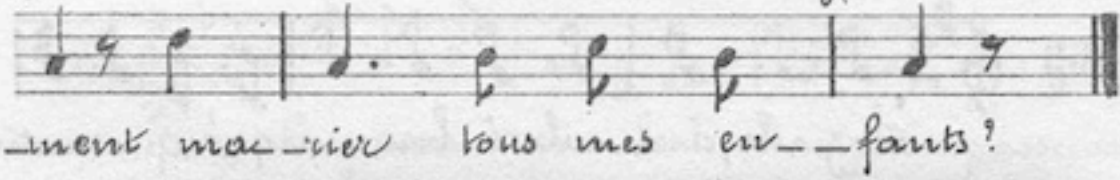
-là, Et qui pour sa peine Un baiser nous fe-ra.

71 

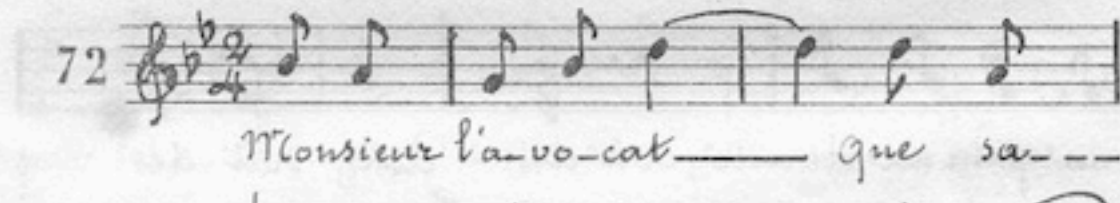
Beaucoup d'enfants à mari-er, Et peu d'ar-



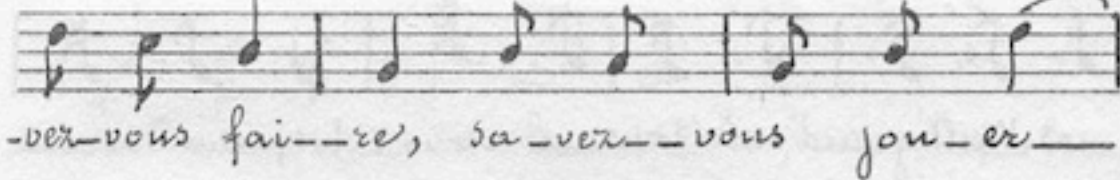
-gent à leur donner. Grand Dieu! je n'sais com-



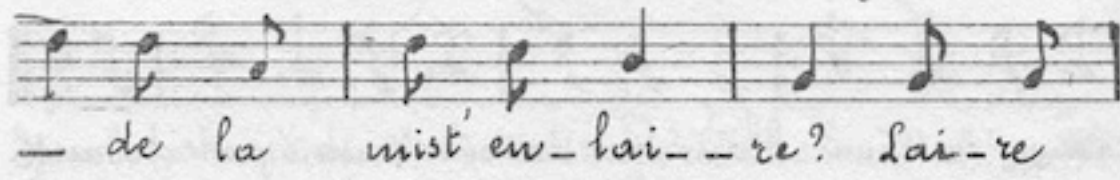
-ment ma-rier tous mes en-fants?

72 

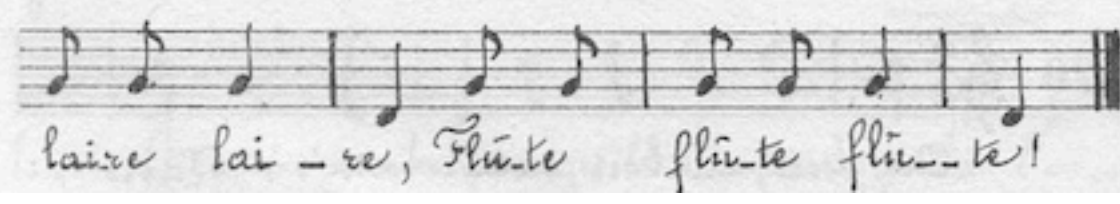
Monsieur l'a-vo-cat — que sa —



-vez-vous fai-re, sa-vez-vous jou-er —



— de la mist' en-lai-re? Lai-re



laire lai-re, Flû-te flû-te flû-te!